



La pouilleuse

Ce texte est la propriété de Clémentine Beauvais et des Editions Sarbacane – merci de ne pas reproduire sans leur autorisation!

J'ai rejoint les autres en face du café, où ils s'allumaient une cigarette, huit heures du matin, la première. La rue scintillait, gris mouillé après l'orage de la nuit. On voyait les immeubles dans les flaques.

– Elle est où, Marguerite ?

– Coincée à Levallois à cause des grèves.

Devant le café, ce matin-là, il y avait Florian, Anne-Laure, Gonzague, Élise, et moi. Il faisait sale, brumeux, on parlait dans un nuage de fumée de clope et de respiration condensée par le froid.

Je le dis pour que ça soit clair : Marguerite n'a rien eu à voir dans cette affaire, à cause des grèves. Si elle avait été là, ça aurait peut-être été différent. On ne saura jamais. Si Mathieu avait été là, aussi, évidemment, mais Mathieu n'était plus là.

– Regardez-moi ce boulet, a dit Gonzague en désignant quelqu'un du menton, d'un coup sec.

C'était François qui arrivait une demi-heure en avance au lycée, avec ses fringues moches, ses baskets jaunes. Il avançait en fixant le trottoir. Il savait qu'on le regardait. Il a un problème avec Anne-Laure, qui rit acide quand elle parle et le dépasse d'une tête avec ses bottes en daim à talon.

– Laisse-le tranquille, il va sans doute se faire une prof dans un recoin du CDI, a répondu Anne-Laure.

François a couché avec la prof de français,

madame Bonnot, l'année dernière. Quinze ans de différence. Ses parents ont porté plainte et Bonnot s'est fait virer. Elle est partie vivre au Mexique, depuis, ce qui me fait penser qu'elle avait tout prévu d'avance. Elle avait deux gamins mais le père a obtenu la garde, je ne sais pas si elle les voit toujours.

Gonzague a dit :

– Comme j'ai trop pas envie d'aller en cours !

Ça commence toujours comme ça – il suffit qu'il y en ait un qui le dise, et ensuite, c'est comme un bâillement, tout le monde l'attrape.

– Grave, moi non plus, a dit Anne-Laure.

Élise, c'est toujours elle qui veut négocier :

– Allez, sérieux, on y va le matin au moins.

– Fais ce que tu veux, a dit Florian, mais moi ça me soule. David ?

– Idem, j’ai dit. T’as cru que j’avais envie de faire un contrôle de géo ?

Anne-Laure a laissé tomber son mégot, ceinturé de rouge à lèvres, sur le macadam. Un coup de talon, et la pulpe cotonneuse a jailli des deux bouts du filtre.

– On va chez toi, elle a dit à Florian.

– Non, mon père est à la maison.

– Qu’est-ce qu’il fout là ?

– Coincé. À cause des grèves.

Anne-Laure a juré. Elle fait passer de l’air dans sa voix quand elle jure, ça lui donne un accent anglais. Florian habite au coin de la rue. Il a un trois cents mètres carrés avec terrasse et jacuzzi. Nous, on habite tous plus loin. Anne-Laure se fait conduire par sa mère, qui roule en Aston et la dépose juste en face du lycée parce qu’elle n’a pas confiance, elle a peur qu’Anne-Laure fasse l’école buissonnière, et elle a raison d’avoir peur.

Il a commencé à pleuvioter. Les gouttes étaient fines, se réchauffaient au contact du crâne. Anne-Laure et Élise en avaient dans les cheveux, comme des cristaux.

– On fait au moins le contrôle de géo, a soufflé Élise, et ensuite on se tire.

– Pas moyen, a répondu Florian, inflexible.

Alors on s’est mis en route vers l’avenue de Tourville, sans but particulier, dans le clac clac des talons d’Anne-Laure. Une vieille promenait un chien, dans ce quartier c’est toujours la même vieille, toujours le même chien, il y a le manteau de fourrure, le brushing blond, la laisse en cuir, le chien – une explosion de poils. Le soleil commençait à se lever, mais tout juste – il faisait encore gris clair, et quand on a atteint l’avenue, les lampadaires se sont éteints dans un petit clic.

On n'a pas particulièrement planifié ce qui s'est passé ensuite, contrairement à ce que beaucoup de gens ont dit – les journalistes, ils croient que tout est prémédité, organisé, répété, mais on n'est pas des terroristes. Ça ne s'est pas passé comme ça. Les gens veulent savoir pourquoi, pourquoi, pourquoi – mais il n'y a pas de pourquoi, ça ne vous arrive jamais, à vous, qu'il n'y ait pas de pourquoi ? C'est comme François et madame Bonnot – parfois, il n'y a pas de pourquoi.

On n'est pas des terroristes.

– Bon, on fait quoi ? a demandé Élise.

Personne n'a répondu. On se prenait des gouttes dans le cou à force de longer les façades des immeubles juste sous les corniches. Il y avait un tas de gamins qui allaient à l'école en sautillant, avec leurs parents, mais

à ce moment-là, on ne faisait pas attention, pas encore. Il restait vingt bonnes minutes avant le début des cours. Une mère est passée près de moi, et dans ses cheveux noirs, j'ai vu un pou gris clair qui se promenait, passant dessus dessous les brins. J'ai eu un haut-le-cœur, et j'ai roté une bulle d'air au goût de cigarette, de lait et de corn flakes.

– Ils me débectent, ces nains, j'ai dit.

On s'est posés sur un banc. Par terre, près d'une poubelle à quelques mètres de nous, un SDF ronflait, la peau de ses mains putride et rouge émergeant d'une veste bleu marine maculée de boue et de nourriture.

– Ce quartier, c'est de pire en pire, a fait remarquer Gonzague.

– C'est clair, a soupiré Anne-Laure. Ces clodos partout, c'est vraiment une horreur.

– C'est vraiment une horreur ! j'ai répété avec une voix haut perchée.